

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



L'identité à l'épreuve de l'exclusion sociale dans le roman beur

Afaf Majit

Volume 18, Number 2, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1085063ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3535>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Majit, A. (2021). L'identité à l'épreuve de l'exclusion sociale dans le roman beur. *Voix plurielles*, 18(2), 188–199. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3535>

Article abstract

La vague de migration en France dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle a conduit à la naissance de la littérature « beur ». Il s'agit d'une littérature écrite par des écrivains d'origine maghrébine et de nationalité française qui résident en France. Cette littérature occupe actuellement une place primordiale dans divers domaines de recherche, notamment en sociologie, en linguistique ou en philosophie et, naturellement, en littérature. Les écrits de ces auteurs franco-maghrébins se focalisent essentiellement sur la vie dans les bidonvilles, ou dans les H.L.M. (Habitation à loyer modéré) en périphéries des grandes villes françaises, ainsi que sur les problèmes sociaux des jeunes issus de l'immigration et sur leur manque de perspectives dans la vie. Les textes expriment leur déception, leur colère et leur rejet de toute stigmatisation, en établissant un parallélisme entre le passé colonial de la France et les réalités sociales des banlieues qui semblent être à l'origine une base d'une réflexion plus large sur l'identité et l'intégration des minorités au sein de la société française. Bien que ces écrivains soient en grande partie nés sur le sol français, ils demeurent encore fils d'émigrés ou français d'origine maghrébine. Ainsi, depuis que le roman beur est né, avons-nous affaire à une écriture qui raconte la fracture identitaire du beur et son devenir dans le pays d'accueil : La France.

© Afaf Majit, 2021



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'identité à l'épreuve de l'exclusion sociale dans le roman beur

Afaf Majit, Université Hassan II, Casablanca (Maroc)

« Être immigré ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien. C'est vivre dans un non-lieu. C'est vivre hors des territoires. »

(Tahar Djaout, *L'invention du désert*)

Le questionnement identitaire se pose avec acuité dans les sociétés d'accueil contemporaines. Dans ce sens, les interrogations sur l'identité des immigrés et de leurs descendants trouvent un large écho dans les écrits littéraires. Dans les années 1970, les populations d'origine maghrébine immigrèrent en France. Soumises à de nombreuses pressions contradictoires, elles doivent affronter un nouveau mode de vie, un nouveau code de conduite, de nouvelles valeurs et gérer la diversité culturelle. Mises à l'écart et déstabilisées face à la culture de l'Autre, elles tentent de contenir leurs tensions en se reconstruisant et en se réinventant une nouvelle position dans le pays hôte. Par ailleurs, elles doivent s'adapter à leur nouvelle vie d'immigrés, tout en conciliant rêve et réalité vis-à-vis d'un pays tant aimé et idéalisé. La tâche est loin d'être simple pour les parents. En effet, dans des conditions déplorables, ils ont dû cohabiter avec de nouvelles références culturelles dont certaines étaient en contradiction avec les leurs, afin de se définir ou de se redéfinir en tant qu'Arabe. Dans ce contexte, quelles conséquences l'immigration en France a-t-elle eu sur l'identité du Maghrébin ? Quels sont les effets de l'immigration sur la transmission intergénérationnelle de l'identité maghrébine ? Lorsque l'héritage culturel est mis en cause, comment le jeune maghrébin construit-il son identité ? Les malaises générés par le manque de fiabilité des repères culturels peuvent-ils engendrer un repli sur les valeurs de la culture maghrébine, ou au contraire un rejet de celles-ci ? Le dépassement de ces malaises permet-il une construction harmonieuse et personnalisée de l'identité entre les deux cultures ? Incarnation de l'altérité, comment le discours « beur » endosse-t-il son clivage et son déchirement ? Comment le Maghrébin s'affirme-t-il - dans son milieu interculturel ? Son identité est-elle vécue comme une délivrance ou comme une réclusion ?

L'immigration maghrébine vers la France : aperçu historique

L'histoire de l'immigration, phénomène social complexe souvent tissé de préjugés et d'angoisse, est une histoire commune au pays que quittent les individus qui émigrent et à la

société qui les accueille. Tant en France que dans les pays maghrébins, le phénomène de l'immigration est, depuis la Seconde guerre mondiale, une donnée essentielle des enjeux culturels et sociopolitiques.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, la France a dû faire appel à la main-d'œuvre de ses colonies pour la reconstruction de son système économique. Elle a perdu beaucoup de ses compatriotes (600 000 morts pendant la guerre) et sa population active est insuffisante, du fait également du vieillissement de l'ensemble de son peuple. Elle a alors besoin de main-d'œuvre étrangère, à qui elle ouvre ses frontières pour se reconstruire. Un grand nombre d'Africains, notamment ceux qui proviennent du Maghreb arabe, ont profité de cette occasion d'aller travailler dans la métropole afin de subvenir à leurs besoins économiques. L'immigration permet donc aux Maghrébins de trouver facilement du travail et de nourrir ainsi leurs familles restées au « bled ». Ainsi, à la fin des années 1960, l'immigration devient plutôt d'une part, pour la métropole, un moyen d'avoir une main-d'œuvre permanente et assurée, d'autre part pour des familles maghrébines, une occasion de s'y installer en grand nombre, car certains secteurs entiers de l'emploi sont délaissés par les ouvriers français. Par ailleurs, la présence massive de ces familles entraîne la naissance d'une population en marge de la société dominante dont les travailleurs sont très mal payés et sombrent dans des conditions de travail très pénibles. Ainsi, la confrontation de cette nouvelle société multilingue avec le pays hôte génère un mode de vie hybride que les spécialistes tel qu'Yves Clavaron nomme un « métissage culturel ». Dans ce même contexte, Alain Montandon prétend que « l'hospitalité commence d'abord par l'hospitalité de la langue. Accueillir l'autre, c'est accueillir sa langue. Ne pas l'accueillir, c'est considérer l'autre comme un barbare et le rejeter dans une altérité absolue » (109), alors que Patrick Weil affirme que « la perception de l'histoire des autres, leur intégration dans l'histoire nationale, c'est l'exigence ultime et nécessaire de la diversité dans la République » (107).

Au début des années 1970, la France vit une nouvelle crise économique et prend la décision de fermer ses frontières tout en autorisant le regroupement familial en 1974, ce qui permet aux immigrés de faire venir leur famille en France. Face à cette situation, les bidonvilles sont peu à peu éradiqués et la population est relogée dans des cités de logements sociaux, qui deviendront progressivement des banlieues « ghettos ». Par contre, le chômage, qui progresse, touche en priorité la tranche des immigrés. De nombreux employés se retrouvent alors déracinés et sans emploi, alors qu'ils doivent accueillir en France leur épouse et, pour certains, leurs enfants. Dans ces conditions, le statut traditionnel de la famille porté par la culture

maghrébine conservatrice de l'époque va se modifier sous le poids des pressions socioculturelles et économiques.

Dans les années 1980, la majorité écrasante de la population d'origine maghrébine vivait dans des périphéries. La deuxième génération naît et grandit donc près des centres villes, cependant, un important écart social les sépare des banlieues. A la lecture des témoignages de la vie en banlieue et des analyses sociologiques notamment celles d'Adil Jazouli, un sentiment d'abandon se dégage, résultat de l'isolement des banlieues du centre-ville et de la disparition des organisations sociales et politiques des quartiers (voir Jazouli).

Au cours du vingt-et-unième siècle, la presse contemporaine ne cesse de faire référence à la question de l'immigration. Les voix s'élèvent contre la détresse que vivent les sans-papiers, la montée de la xénophobie, les problèmes d'intégration, la rigidité des lois migratoires, etc. Souvent accompagnée d'une connotation négative, l'immigration demeure un des sujets les plus sensibles de la vie socio-politique française, sur lequel l'instrumentalisation politique a été et est toujours très présente. En ce sens, Emile Durkheim – père fondateur de la sociologie française – affirme : « lorsque la société souffre, elle éprouve le besoin de trouver quelqu'un à qui imputer le mal, sur qui elle se venge de ses déceptions » (Jankowski 31).

Par ailleurs, la conception d'immigration, par définition interdisciplinaire, a émergé en tant que composante essentielle de l'économie moderne. Elle s'inscrit nettement dans une logique pluridisciplinaire puisqu'elle aborde diverses questions économiques et sociétales historiquement et politiquement marquées. En économie, on associe souvent le phénomène de l'immigration aux exigences du marché du travail. Lorsque le système économique d'un pays développé est en expansion, les immigrés qui exercent des activités que les nationaux refusent souvent, contribuent à réduire les tensions du marché du travail.

Aujourd'hui, un accord intellectuel et scientifique s'est imposé autour de la mémoire de l'immigration. Il s'agit bien évidemment d'un phénomène mondial et perpétuel, même s'il revêt des formes et des modalités à chaque fois spécifiques. Ce trait constitue un élément fondamental acquis par la recherche scientifique, aussi bien en histoire qu'en sociologie et en géographie. A ce propos, Jean-Pierre Rioux déclare qu'« il est clair et heureux, que le passé colonial travaille les individus, les familles et les groupes dont les aïeux ou les parents ont été colonisés » (Falaize 12) et que « par conséquent les descendants des anciens colonisateurs ont eux aussi à en connaître et à en débattre du mieux possible, sans exclusive, sans xénophobie et sans racisme » (12), ainsi : « il est grand temps que l'histoire de la colonisation, comme celle de l'immigration, prenne une meilleure place dans les enseignements de l'histoire » (12).

L'étude de l'immigration a donc connu une évolution remarquable. En premier lieu, les recherches et les discours migratoires étaient principalement focalisés sur des aspects socio-économiques. Il s'agissait de comprendre ou de décrire le vécu des immigrés, leurs parcours sociaux, leur insertion scolaire ou professionnelle, leur situation d'exclusion ou de rejet, à l'aide d'indicateurs essentiellement socio-économiques. Cependant, depuis la fin des années 1990, l'étude des peuples immigrés et des sociétés dites d'accueil tend à mettre l'accent sur d'autres aspects traduits par les termes : acculturation, identité, bilinguisme, ethnicité, racisme, multiculturalisme, etc.

Entre deux rives...

La rencontre entre plusieurs cultures est sans doute une expérience particulière, qui risque d'être complexe et conflictuelle. Elle mobilise une lutte individuelle et collective dans la mesure où le lieu de naissance donne le droit au sol, mais il ne devient pas nécessairement la mère-patrie. Ce territoire risque même parfois de se transformer en un espace d'hostilité et d'aliénation. Ainsi, affronter le contact de plusieurs cultures, c'est être en face d'une nouvelle condition interculturelle voire multiculturelle.

La notion de multiculturalisme est née en Europe aux alentours des années 80 « c'est seulement en 1989 que l'on le trouve dans le Oxford English Dictionary » (Doytcheva 8), alors que ses pays étaient confrontés à un flux d'immigration croissant et à des revendications d'origine ethnique et religieuse. Elle réfère à la reconnaissance conformiste de diverses identités culturelle, linguistique et sociale au sein d'une même communauté. Ainsi, le concept « multiculturel » reconnaît ouvertement le statut légitime de ces identités, leur pouvoir et leur capacité à se transformer, et rejette le processus d'acculturation. Le multiculturalisme vise donc à mettre en contact des ressortissants de systèmes culturels et religieux différents « Il émerge quand des rencontres effectuées entre porteurs de systèmes différents produisent des effets spontanés dans lesquels on n'intervient pas » (Dasen 18). Dans ce contexte, le multiculturel peut mieux définir les rencontres passagères et les contacts éphémères entre des ressortissants de cultures différentes. Par conséquent, les politiques menées au nom du multiculturalisme tentent d'articuler une prise en compte de la notion de la diversité culturelle de la société étant « composée de populations qui se distinguent par leur milieu social, par leurs appartenances religieuse, ethnique, nationale ou régionale » (Benichou 11) tout en proclamant le respect du principe d'égalité et d'équité entre les individus, ainsi que le maintien de l'harmonie sociale de l'ensemble national.

Être entre deux cultures, ne veut donc pas dire nécessairement être dans l'une et l'autre, car c'est souvent n'être ni dans l'une ni dans l'autre. Parfois même, les frontières, qui sont censées instaurer des limites entre les deux cultures, sont imprécises voire « floues ». Conformément à cette vision, je rejoins les propos de Daniel Sibony :

Entre deux langues, deux cultures c'est encore plus évident : de telles entités ne viennent pas se recoller ou s'apposer le long d'un trait, d'une frontière, d'un bord à deux traces viennent s'ajuster ou se correspondre. Il n'y a pas deux identités différentes qui viennent s'aligner pour s'accoupler le long du trait qui les sépare. Au contraire, il s'agit d'un vaste espace où recollements et intégrations doivent être souples, mobiles, riches de jeux différentiels. (13)

De même, si l'on éprouve que la culture est ce qui est distinct de la nature, à savoir « un produit communautaire » (Galisson 56), « un ensemble des attitudes, des traits spécifiques qui confèrent à un peuple particulier sa place originale dans l'univers » (Puren 492), la culture désigne essentiellement un héritage collectif, « un patrimoine de connaissances et de compétences, d'institutions, de valeurs et de symboles constitué au fil des générations » (Forquin 10).

Les frontières de l'« entre-deux » sont alors insuffisantes et peu claires dans la mesure où tout individu confronté à cet espace double se trouve exposé à deux cultures et à deux langues. Ce carrefour devient l'espace des différences sans frontières par excellence. Dans ce milieu, les limites se perdent dans l'infini, du fait que chaque culture est distinguée par rapport à l'autre. En effet, se situer « entre-deux » évoque l'existence d'une double culture, épreuve de vérité que vivent généralement les immigrés, ainsi que leur progéniture. Les étrangers en situation multiculturelle se trouvent donc confrontés, à la fois, à leur origine ainsi qu'à leur devenir. Par leur présence, ils interpellent les formes identitaires de la société d'accueil. Or, tout le monde est engagé, d'après Daniel Sibony, dans cette aventure de « double culture » qui ramène tout individu à soi, à son histoire, à ses origines et à son identité. La rencontre a le mérite d'empêcher le choc culturel, lorsque chaque culture interroge l'autre, l'interpelle, la contamine, dans le but de ramener les deux pôles à un « entre-deux » solidaire et tolérant.

Le phénomène migratoire a produit des données contradictoires à cette relation particulièrement conflictuelle, fluctuante entre la fascination et le rejet, le désir d'adopter le modèle et la crainte de perdre les repères. Par le métissage, l'identité maghrébine s'est exposée à des épreuves sociales et culturelles poignantes. La deuxième génération ainsi que la troisième proclament leur crise identitaire à leur manière, par des dérapages, des manifestations violentes, par la création aussi, d'où la naissance d'une littérature dite « beure ». Les femmes issues de l'immigration sont aussi des créatrices qui transcrivent leurs dilemmes, leurs malheurs, leurs

tiraillements, leurs joies et crient haut et fort leur « identité en creux ». Elles s'engagent dans un nouveau combat contre le racisme, la xénophobie, l'intolérance, et adoptent un nouveau langage relatant le clivage du « moi », décrivant son étrangeté et réclamant son droit. Il s'agit d'un véritable déchirement, que l'émigré vit dans et avec son for intérieur, car

Pour me distancier de l'Etrangeté que l'Etranger me fait pressentir en Moi, pour protéger mon identité psychique corporelle de la destruction, je vais me refondre dans le collectif qui me rassure. [...] Je retrouve la carapace de mon identité collective qui m'aide à repousser l'Autre, envahisseur et persécuteur, dont je vais à mon tour me venger en l'envahissant (en l'assimilant) ou le persécutant (le rejetant) soit dans son identité privée (individuelle, sexuelle, psychique, familiale) soit dans son identité publique (collective : professionnelle, politique, nationale). Et c'est à cet écran de l'identité collective uniforme, et solidaire face à lui, que se heurte l'Etranger lorsqu'il pénètre le cercle d'une identité collective autre que la sienne. (Lanonde 35)

Se confondre avec l'Autre, intégrer son identité collective et accepter, en contrepartie, de perdre son identité d'origine, l'Etranger, l'émigré, le beur se trouve devant un choix – s'il l'a toujours – inquiétant

S'il ne veut pas perdre son identité individuelle, l'Etranger va répondre en refusant de se confondre avec l'homogénéité collective, de s'identifier à elle en s'assimilant. Il se pose alors comme Différent face à l'identité collective. Il exclut donc autant qu'il est exclu : en occupant le lieu de la Différence qui confirme l'Altérité, il prend l'initiative de l'autre - ostracisme et lance à l'identité collective le défi de sa propre identité qu'il lui oppose. Ce faisant, il se met dans une position où il est clairement l'Autre du citoyen, la menace, sinon l'ennemi, de l'identité collective centrale (36).

Or, le discours de l'Altérité est, toujours, épineux, comme celui de l'identité d'ailleurs, plus particulièrement lorsqu'il s'impose dans un contexte de blocage et de conflits. Le racisme est, donc, le produit agressif d'une revendication identitaire et d'une hantise pathologique de l'altérité et de la différence. Cette dernière est également un mot d'ordre militant faisant appel à la solidarité, l'humanisme et la tolérance, le slogan publicitaire adopté en France « *Tous ensemble avec nos différences* » suppose une reconnaissance de l'Autre dans son étrangeté, sans pour autant perdre son identité. La tolérance de l'Autre « semblable et différent » à la fois permet « l'union dans la séparation d'une coexistence dans la différence, d'un cosmopolitisme dans le particularisme... s'accepter et accepter l'Autre dans la mesure où il se reconnaît Etranger à soi-même et à l'Autre » (41). Néanmoins, traiter de la problématique de soi et de l'Autre, du semblable et du différent n'évite, en aucune manière, l'austérité de l'existence presque tragique de l'étranger et de l'émigré : « La difficulté de vivre dans un langage où les mœurs, loin de vous unir à ceux qui la portent comme vous, s'exaspère de déchirements

internes. Car bien souvent elle vous divise entre origines, elles-mêmes hiérarchisées en raison inverse de l'écart qui vous sépare du type majoritaire » (Berque 5).

L'identité est donc ce mouvement qui se défile dans l'espace de l'entre-deux. Tout blocage peut entraîner une atteinte à l'identité, voire une angoisse mortelle et profonde. L'entre-deux offre une opportunité pour activer le mouvement nécessaire dans la construction identitaire, mais lorsque cette énergie qu'il offre n'est pas suffisamment déployée, le processus de formation se bloque et l'identité se disperse en mosaïque. En effet, une identité tiraillée entre deux rives est celle qui a échoué à déployer le mouvement pour se (re)construire. Figée devant deux cultures (arabe et française), deux religions (musulmane et catholique), elle se trouve incapable de faire son choix.

Georgette ! Une voix à la recherche de sa voie

Apparue au cours des années quatre-vingt, dans une France hétérogène qui ne reconnaît pas encore la diversité culturelle et religieuse de la population qui la compose et considérée comme la fille illégitime de la littérature française, la littérature beure s'avère doublement marginale. D'une part, elle se situe en marge de la vie littéraire parisienne. D'autre part, la marginalité de la littérature « beure » provient du fait qu'elle est généralement issue des « marges sociales ». Les écrivaines beures ne se font pas seulement porte-parole des oubliés et ne se limitent pas à produire un texte à partir d'une simple situation sociale réelle : elles cherchent à créer une voix inédite par l'élaboration d'une esthétique évacuée du discours commun, propre à rendre compte de la réalité de ce que vivent vraiment les immigrés. Dans ce sens, l'identité « beure », qui semble néanmoins offrir aux hommes un espace de paix et de libération, crée, au contraire, une forme de frénésie chez les femmes. Comme le souligne Soraya Nini dans son roman *Ils disent que je suis une beurette*, être une femme maghrébine née en France, « ça interdit beaucoup plus que ça n'autorise » (93).

Au surplus, Tahar Djaout affirme :

Les romans beurs ont en commun [la mise] en scène des jeunes qui vivent dans la difficulté voire dans l'humiliation et le déchirement, des jeunes qui doivent se battre pour affirmer leur présence et leur spécificité dans un environnement qui les nie et avec lequel le rapport est violent, parfois meurtrier. Ces textes valent par une forte revendication, par la traduction d'une réalité et d'un vécu conflictuels et douloureux. (158)

Ainsi, cette double mise à l'écart voulue et volontaire est l'une des principales raisons qui expliquent la popularité du mot « beur¹ », dont la brièveté le rend facile à prononcer et à retenir. Avant que l'appellatif « beur » n'entre dans l'usage commun, on désignait les

descendants des Maghrébins par différentes expressions telles la « seconde génération », les « jeunes Arabes », ou encore les « enfants d'immigrés maghrébins ». Néanmoins, toutes ces « étiquettes » rappellent que les « Beurs » ne sont pas d'ici, qu'ils ne sont pas des Français et témoignent d'une grande volonté de maintenir une distance infranchissable entre les deux collectivités française et maghrébine. Dans *Old and New Identities, Old and New Ethnicities*, Stuart Hall signale que tout processus d'identification et de construction d'une identité nationale est nécessairement ambivalent et qu'il ne faut en quoi que ce soit croire que les catégories du Même et de l'Autre sont étanches.

I mean here the great collective social identities which we thought of as large-scale, all-encompassing, homogenous, as unified collective identities, which could be spoken about almost as if they were singular actors in their own right but which, indeed, placed, positioned, stabilized, and allowed us to understand and read, almost as a code, the imperatives of the individual self : the great collective social identities of class, of race, of nation, of gender, and of the West. (44)

J'entends par là les grandes identités sociales collectives que nous considérons comme des identités collectives homogènes, unifiées dont on pouvait parler presque comme s'il s'agissait d'acteurs singuliers à part entière, mais qui, en fait, plaçaient, positionnaient, stabilisaient et permettaient de comprendre et de lire comme un code, les impératifs du moi individuel : les grandes identités sociales collectives de classe, de race, de nation, de genre et d'Occident.

Le sentiment d'identité du migrant se forme a priori dans l'histoire du groupe ethnique qu'il a quitté. Ses coordonnées sociales et spatiales dans la société d'accueil se sont instituées en fonction de ce premier moment. Bien sûr, de nouvelles identifications dans le nouveau mode de vie font apparition, mais généralement elles s'aménagent sur des zones périphériques de la personnalité. Les frontières qui permettent de distinguer le Français de l'Arabe, le colonisateur du colonisé s'avèrent brouillées : en effet, pour qu'il y ait rejet de l'autre, il doit d'abord y avoir identification à cet « Autre » que le sujet va par la suite expulser afin de délimiter les frontières de son identité.

La vie de la fille de l'immigré est faite de tiraillements entre la société patriarcale et la société française. Dans tous les romans féminins « beurs », on découvre l'étendue de cette problématique, présentée comme épineuse, faite de cris et d'écartèlements. En effet, cette nouvelle écriture féminine incite à mener une réflexion mûre et profonde sur la relation avec le père. L'ensemble des récits féminins le désigne comme une figure despotique, tyrannique imposant un mode de pensée obsolète que ses enfants refusent. À la lecture de ces textes littéraires, il apparaît que plusieurs romancières se dévoilent d'abord en tant que femmes plutôt qu'en tant que « beures ». Leurs voix s'élèvent afin de crier haut et fort leur malaise existentiel

et inscrire leur lutte contre la marginalisation croissante dont elles sont victimes au sein de la société d'accueil. Des écrits comme celui de Razika Zitouni, *Comment je suis devenue une Bourgeoise*, ou celui de Leila Houari, *Ni langue, ni pays*, mettent l'accent sur les ennuis que vivent les filles d'émigrants maghrébins. Dans la même trajectoire, *Kiffe kiffe demain*, écrit à l'âge de dix-neuf ans par Faïza Guène, a été exceptionnellement remarqué. On a même surnommé la jeune romancière de « Sagan des banlieues ». D'autres encore décrochent plusieurs prix. Il en est ainsi pour Nina Bouraoui, née d'un père algérien et d'une mère bretonne, son premier livre, *La voyeuse interdite*, édité en 1991, reçoit le Prix du Livre Inter. En 2005, elle obtient le Prix Renaudot pour son roman *Mes mauvaises pensées*.

Le roman *Georgette !* aux empreintes autobiographiques de Farida Belghoul a attiré mon attention dans la mesure où il questionne de manière explicite les systèmes de représentation qui font obstacle au processus d'énonciation identitaire. Paru en 1986, *Georgette !* est l'unique roman publié par l'écrivaine. La narratrice est une enfant de sept ans dont les parents d'origine algérienne ont immigré en France. Le prénom Georgette n'est en rien révélateur de l'identité de la narratrice. Au contraire, il souligne le fait que son identité est, et restera, un « secret de guerre » (Belghoul 72). La petite fille, dont le nom reste anonyme au fil de la narration, raconte ses infortunes et ses malheurs condensés en une seule journée où elle commence l'apprentissage de l'écriture à la plume à l'école. Celle-ci est perçue comme un lieu institutionnel, semi-carcéral où toute enfreinte aux règles fait l'objet de corrections pénibles. L'espace du roman semble restreint puisque l'action se déroule entre l'école marquée par la figure de l'institutrice et la maison qui est fortement dominée par la présence du père. En effet, le milieu dans lequel évolue la petite fille la rend étrangère à elle-même. Face à toutes les identités que l'on cherche à lui « coller », la narratrice vit une véritable crise identitaire qui se manifeste dans la manière dont elle perçoit son propre corps. Suite à la torture psychique que connaît la narratrice de *Georgette !* chez elle et à l'école, son corps éclate en morceaux épars et son « moi » aussi.

Narré à la première personne, le récit semble parsemé de souvenirs, de fantasmes et de projection dans l'avenir. L'action se situe dans la banlieue parisienne, le lecteur apprend que le père de la narratrice est fonctionnaire municipal de la Ville de Paris. Le récit relate la situation d'une petite fille tiraillée entre les préceptes de son institutrice et ceux de son père. Elle est partagée entre deux mondes qui lui imposent deux systèmes de références culturelles tout à fait contradictoires. À la maison, la fille doit se soumettre au mode de vie algérien imposé par le père, alors qu'à l'école, elle doit se plier aux ordres de son institutrice et s'adapter aux mœurs françaises. Ces deux systèmes de référence sont radicalement opposés et cela provoque

un traumatisme profond chez la narratrice. Elle se trouve involontairement déchirée entre deux figures d'autorité, deux langues, deux cultures et deux modes de vie différents. Le personnage de l'institutrice incarne la loi et les normes de la société d'accueil, celles que la jeune fille doit adopter pour accéder à l'intégration sociale. Le modèle identitaire qu'incarne l'institutrice s'oppose à celui que représente le père et c'est pour cela que la construction identitaire de la narratrice s'inscrit dans une lutte permanente entre soi et l'Autre.

Belghoul a écrit un roman exemplaire sur la condition des enfants issus de l'immigration et elle y intègre leurs soucis et leurs problèmes identitaires. Le travail d'écriture de l'écrivaine réussit à relier soigneusement les différents espaces du roman ainsi que les rapports qui les régissent. Or, Belghoul ne vise pas à hiérarchiser les cultures française et algérienne, mais à donner une vision d'ensemble qui met en relief le malaise existentiel de la narratrice et la fragilité de son identité. En effet, la sphère identitaire de l'enfant se retrouve à l'intersection de la sphère d'influence française, symbolisée essentiellement par l'école, et la sphère algérienne, symbolisée par le « patriarche ». Dans ce sens, Georgette se retrouve coincée, en porte-à-faux, au carrefour de l'entre-deux (société d'origine / société d'accueil) qui lui impose deux systèmes, antithétiques :

L'enfant essaie tant bien que mal de concilier deux mondes avec lesquels elle est en contact et les pressions contradictoires qu'ils exercent sur elle. La situation de la fillette est en fait représentative de celle de l'ensemble des Beurs : nés en France d'immigrés maghrébins (principalement algériens), ils appartiennent à deux mondes. Ils sont arabes par leur culture et français par leur éducation, ils sont français par leur nationalité et arabes par leur ethnie. Mais ce biculturalisme, cette double appartenance finissent par équivaloir à une double exclusion, ni français ni arabe. (Bacholle 11)

Et elle doit trouver sa voix, puisqu'elle se réfugie souvent dans le silence « Je suis toujours muette. Et si par hasard, j'ouvre ma bouche : je dis n'importe quoi » (*Georgette !*, 108).

Conclusion

La littérature « beure » féminine constitue un territoire littéraire privilégié où s'expriment les écrivaines pour la revendication identitaire du statut de l'émigré longtemps réduit au racisme et à l'exclusion. Elle constitue un espace riche et varié marqué par des identités en miettes, des chocs interculturels qui se sont développés entre l'Europe et l'Afrique pour faire émerger des individus qui appartiennent à des sociétés devant lesquelles ils ont de la peine à se retrouver. Ainsi, la littérature « beure » féminine semble servir d'exécutoire et permettre aux écrivaines de transmettre le malaise identitaire de toute une génération, causé

par cette situation d'entre-deux. Leurs récits mettent en lumière la vie quotidienne des protagonistes coincés entre deux pôles opposés, d'où la nécessité de créer une identité nouvelle. De toute manière, la littérature issue de l'immigration maghrébine en France nous révèle une nouvelle forme scripturaire qui interroge l'identité culturelle préétablie. Par ailleurs, les images qu'elle provoque invitent la société française contemporaine à (re)voir ses prises de position dans le but de dégager les similitudes entre les deux rencontres linguistiques, culturelles et religieuses puis d'explorer au-delà du concept de l'interculturel, un espace ayant des identités diverses mais homogènes.

Bibliographie

- Bacholle, Michèle. *Un passé contraignant : double bind et transculturation*. Amsterdam : Rodopi, 2000.
- Begag, Azouz et Abdellatif Chaouite. *Écarts d'identité*. Paris : Seuil, 1990.
- Belghoul, Farida. *Georgette !* Paris : Barrault, 1986.
- Benichou, Maurice. *Le multiculturalisme*. Paris : Bréal, 2005.
- Berque, Jacques. *L'immigration à l'école de la République*. Centre national de documentation pédagogique, 1985.
- Boutih, Malek. *La France aux Français ? Chiche !* Paris, Fayard, 2001.
- Chattou, Zoubir. « Les Marocains, entre ici et là-bas ». *Immigration et intégration, l'état des savoirs*. Dir. Ph. Dewitte. Paris : La Découverte, 1999.
- Dasen, Pierre. « Approches interculturelles ». *Raisons éducatives* 3 (2000). 18.
<http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/dasen/home/pages/doc/apprinter00.pdf>
- Djaout, Tahar. « Une écriture au 'beur' noir ». *Itinéraires et contacts de cultures* 14 (1991).
- Doytcheva, Milena. *Le multiculturalisme*. Paris : La Découverte, coll. Repères, 2005.
- Falaize Benoît, Olivier Absalon et Pascal Mériaux, dir., Rapport d'enquête : enjeux contemporains de l'enseignement de l'histoire-géographie.
http://www.histoireimmigration.fr/sites/default/files/museenumerique/documents/ext_media_fichier_343_Enseigner_histoire_immigration.pdf
- Forquin, Jean-Claude. *École et culture*. Bruxelles : De Boeck, 1989.
- Galisson, Robert. *La pragmatique lexiculturelle pour accéder autrement, à une autre culture, par un autre lexique*. Mélanges CRAPEL 25. Université de Nancy 2, 2000.
- Hall, Stuart. « Old and New Identities, Old and New Ethnicities ». https://pages.mtu.edu/~jdslack/readings/CSReadings/Hall_Old_and_New_Identities_Ethnicities.pdf

- Jankowski, Barbara. « Émile Durkheim aux marges de l'institution militaire ». *Revue les champs de mars* 10.2 (2001).
- Jazouli, Adil. *Une saison en banlieue : courants et perspectives dans les quartiers populaires*. Paris : Plon, 1995.
- Lanonde, Michel. *Autour du roman beur, immigration et identité*. Paris : Harmattan, 1993.
- Montandon, Alain. « Hospitalité des langues et métissage littéraire ». *Revue arts et lettres* 109.
- Nini, Soraya. *Ils disent que je suis une beurette*. Paris : Fixot, 1993. 93
- Patrick, Weil, *La République et sa diversité. Immigration, intégration et sa diversité*. Paris : Seuil, coll. « La république des idées », 2005.
- Puren, Christian. *Interculturalité et interdidacticité dans la relation enseignement-apprentissage en didactique des langues-cultures*. Paris : Didier, 2005.
- Rioux, Jean-Pierre. *La France perd sa mémoire. Comment un pays démissionne de son histoire*. Paris : Perrin, 2006.
- Sibony, Daniel. *Entre-Deux : l'origine en partage*. Paris : Seuil, coll. « La couleur des idées », 1991.

Note

¹ À l'origine, « Beur » est le verlan du mot « Arabe » : inversé, le terme se transforme en « -be -a -ra », ce qui donne très vite, après apocope, la contraction « beur ». Mais par ces mots d'« Arabe » puis de « Beur », ce ne sont pas les individus issus de pays arabes qu'on désigne, mais bien les populations des anciennes colonies du Maghreb venues en France, « Beur » renvoyant aux premières et deuxième générations d'enfants de ces immigrants.